

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 JANVIER 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledien.—Bataille du 26 octobre 1813, par Benjamin Sulte.—Une bannière canadienne, par Karoli.—La Réforme.—Biographie : L'honorable sénateur Tassé.—Les merveilles de l'architecture, par P. Colonnier.—Carnet du *Monde Illustré*.—Alexandre Dumas.—Primes du mois de décembre : Liste des réclamants.—Poésie : Conte d'hiver, par Paul Bourget.—Nouvelle inédite : Exilé par lettre de cachet, par Régis Roy.—Le gâteau des Rois, par Alfred B.—Pour les dames.—Bibliographie.—Revue et journaux, par J. G.—Faits scientifiques.—Notes et faits.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portraits : M. Alexandre Dumas, fils ; M. Joseph Tassé.—La guerre sino-japonaise : Ping-Yan : Blessés soignés à l'ambulance japonaise ; L'appel des colonies japonaises : Distribution des vivres.—Montréal : La réforme : Vue de la façade principale sur la rue Mignonne ; Vue prise de la rue Ontario.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

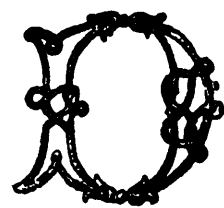
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



ÉCIDÉMENT, le chemin de fer du Grand-Tronc n'est pas heureux dans ses rapports avec les détectives, à la gare Bonaventure.

Il y a quelques années, il se faisait dévaliser, de la manière que l'on sait, par trois agents de police secrète, dont deux purgent encore leur condamnation, au pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Aujourd'hui, voici qu'un de ses propres agents est arrêté sous accusation de parjure et de subornation de témoin, et, d'après toutes les apparences, il est presque certain qu'il sera reconnu coupable.

Ce gaillard-là trompait sa femme, une jeune fille, la justice et la compagnie dont il devait défendre les intérêts.

C'est un sujet remarquable que ce détective.

Ces faits et les plaintes formulées depuis quelque temps contre les agents secrets particuliers ou publics finiront par faire croire au

public que le recrutement de ces employés se fait un peu à la légère.

D'aucuns, cependant, voient dans ces sortes d'affaires une preuve de l'exquise honnêteté du pays.

Un ami à moi, me fit même, à ce propos, l'étonnante réflexion suivante :

—Notre population est tellement morale que les détectives sont forcés de commettre des délits pour se procurer du travail.

Hum ! Hum !!

\*\*\* Le grand événement de la semaine dernière, qui a tant donné d'ouvrage au télégraphe et qui a préoccupé le monde, a été la démission soudaine du président de la République française, Casimir Perrier.

Cette décision, à laquelle personne ne s'attendait, a été une surprise douloureuse.

On se demanda, tout d'abord, comment un chef d'Etat oserait désertir son poste, en pleine crise ministérielle, et la presse de tous les pays n'a pas ménagé l'auteur de cette inconcevable algarade, puis, en relisant attentivement la lettre de démission et les rapports des médecins conseillant un repos absolu de six mois au moins, tout s'est expliqué. On était en présence d'un malade qui avait obéi plus à ses nerfs qu'à sa tête.

Le premier moment de surprise passé, on s'est bien vite remis et on n'a plus songé qu'au choix du successeur de M. Casimir Perrier.

La constitution exige, comme vous le savez, que ce successeur soit nommé dans les trois jours qui suivent la démission ou la mort du président, et tout s'est passé dans le plus grand calme.

La France et Paris étaient tellement tranquilles, qu'on ne se serait jamais douté qu'il allait se faire un grand changement, celui du chef de l'Etat, du chef de la première nation du monde.

Mais le peuple français semblait prévoir le résultat.

Trois candidats sérieux se présentaient MM. Brisson, radical, Waldeck-Rousseau, et Faure, tous deux républicains modérés.

M. Waldeck-Rousseau se retira de la lutte après le premier vote et M. Faure fut élu.

Cette élection a produit le meilleur effet, les radicaux sont battus, et les félicitations, y compris celles du pape Léon XIII, ne tardèrent pas arriver.

C'est une victoire pour la république et une défaite pour les socialistes et les radicaux.

\*\*\* A la nouvelle de la démission de M. Perrier, le duc d'Orléans, dit Gamella 1er, s'est rendu à Douvres, pour être, disait-il, plus prêt de sa chère France et disposé à traverser le Pas-de-Calais, si on avait besoin de lui, d'un sauveur !

Comme personne n'a éprouvé ce besoin, il s'en est sauvé à Londres pour continuer à mener joyeuse vie. Il y réussit du reste très bien.

A la réunion du congrès, composé des députés et des sénateurs, neuf cents environ, un seul s'est levé, M. Beaudry d'Asson, et a crié "vive le roi !" Ne pouvant trouver d'écho, le malheureux orléaniste s'est contenté de s'asseoir.

Le duc d'Orléans a bien aussi publié un petit manifeste, mais Jacques Bonhomme qui sait à quoi s'en tenir sur la valeur des promesses des princes, a haussé les épaules et s'en est retourné à ses affaires.

Et voici comment s'est réglée cette affaire, si grosse de loin, si simple de près.

Le nom du président est changé, voilà tout.

\*\*\* Pour la première fois, à Montréal, dans

une réunion publique, on a prononcé ouvertement les mots de socialisme, bombe et dynamite, à propos de la triste situation de milliers d'ouvriers qui se trouvent sans travail et presque sans pain, mais il ne faudrait pas en conclure que l'on soit sur le point d'en venir à l'anarchie en action.

Ces mots ont été lancés un peu pour faire de l'effet, mais notre population n'est nullement anarchiste.

Certes, la crise est dure, les ouvriers souffrent et ils ont raison de demander du travail, c'est-à-dire le moyen de gagner le pain nécessaire à leurs familles, mais, ce moyen, on le trouvera ; Montréal a assez de ressources pour sortir de ce mauvais pas.

Ce qui est déplaisant, toutefois, c'est de voir que souvent, ce ne sont pas les véritables ouvriers besogneux, les sans-travail, comme on les nomme maintenant, qui parlent le plus haut et qui expriment des idées que ne partagent pas du tout ceux qui souffrent le plus.

Il ne s'agit pas de se monter la tête, mais d'examiner froidement la situation et de trouver la solution cherchée, sans vouloir l'employer comme capital personnel.

\*\*\* Ah ! la pauvreté, comment la supprimer, ou tout au moins comment la soulager d'une manière vraiment effective ?

On voit souvent des cas épouvantablement tristes.

Il y a quelques jours,—tous les journaux ont rapporté ce fait—une pauvre jeune femme, atteinte du phthisie au troisième degré, abandonnée de son mari, est venue frapper à la porte de tous les hôpitaux, demandant la grâce de pouvoir mourir dans un lit.

On la lui refusa.

Se traînant à peine, elle s'adressa à la police qui la conduisit devant le Recorder, devant qui elle comparut sous accusation de vagabondage, et, chose incroyable, la charité publique et la charité privée ne lui venant pas en aide, il n'y avait pas d'autre voie à suivre.

Et la pauvre femme reçut sa condamnation presque en souriant, de ce sourire triste des poitrinaires, remerciant l'humanité de lui permettre de mourir en prison.

En prison ! Mais, on croit rêver en apprenant pareille chose. En prison ! parce que son mari un lâche, l'a abandonnée. En prison ! parce que les forces lui manquent pour gagner un peu de pain, oh ! il en faut si peu pour cet être frêle et tremblant.

Et plus d'une grande dame, en lisant cette nouvelle, avant de s'en aller au bal, a poussé un petit soupir en disant : "C'est bien triste !" et fit avancer sa voiture, pour aller au secours de cette malheureuse,—non, pour aller danser !

\*\*\* Pauvre poitrinaire ! on trouvera bientôt le moyen de guérir de la tuberculose, mais c'est quand elle sera morte.

C'est pour étudier les nouveaux moyens de guérison que les savants européens ont découvert, que le docteur Beausoleil vient de partir pour l'autre monde, l'ancien,—un monde meilleur pour la science, pour la France, projet qu'il caressait depuis longtemps et qu'il est heureux de mettre enfin à exécution.

Il s'y retrouvera en pays de connaissances, étant depuis longtemps en relations avec plusieurs sommités médicales de l'Europe.

Cet excellent ami, car je lui ai voué une amitié sincère, quoiqu'il m'ait, par ses soins, conservé dans cette vallée de larmes—sera bien accueilli, j'en ai la certitude, par ses confrères de France—Ils reconnaîtront vite en lui les qualités qui font le savant, le bon médecin l'homme avide de science.